

Jean-Daniel Lafond
Les fantômes de la liberté

Élie Castiel

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49800ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Castiel, É. (1994). Jean-Daniel Lafond : les fantômes de la liberté. *Séquences*, (175), 8–8.



Une artiste

Comme à chaque festival, les courts métrages étaient à l'honneur. De Michèle Cournoyer, **Une artiste** juxtapose des éléments d'animation à ceux pris sur le vif. Il en résulte une fiction sur l'intégrité d'une jeune fille face aux exigences d'une famille qui ne comprend rien à son talent artistique. Cinq minutes auront suffi à la cinéaste pour nous raconter une histoire drôle et touchante. Dans **Confidence pour confession**, Éleine Dumont filme la solitude des êtres et finit par les laisser essouffés. Signes du temps, la cinéaste préfère filmer la réalité plutôt que le rêve utopique. Mais malgré une direction photo adroite signée Jonathan Freeman et un montage dynamique dû à la dextérité de Serge Noël, ce troisième court métrage d'Éleine Dumont demeure trop sage, compte tenu d'un propos qui aurait pu donner plus de place au délire et à l'exaltation.

C'est ce qu'a réussi Gabriella Spierer dans **\$1.99 P/Minute**, un autre court métrage sur la solitude d'un personnage qui se bat à coups de téléphone dans des agences spécialisées en appels érotiques. Il y a là un regard, une réflexion sur un choix de société prise dans dans l'abîme d'une sexualité brimée. Filmé en noir et blanc, ce petit film est également un petit bijou.

Quant à **Love Interruptus**, le premier court métrage de Carole Ducharme, on n'est pas certain si le regard qu'elle pose est penché sur le thème des amours féminines ou simplement sur la violence perpétrée envers les femmes. En traitant de deux thématiques à la fois, elle ne fait qu'amoinrir le propos d'une fiction, par ailleurs, élégamment filmée.

Les autres sujets courts qui précédaient la plupart des longs métrages faisaient preuve, dans l'ensemble, d'un savoir-faire sans aucun doute dû à l'enthousiasme des futurs cinéastes pour qui le cinéma est déjà un acte de foi.

Il nous paraît injuste de ne pas dire quelques mots sur la nouvelle bande-annonce du festival, «Du cinéma plus vrai que nature». Alliant les splendeurs de la nature en Abitibi-Témiscamingue avec les plus récentes transformations technologiques dans le domaine du cinéma, les auteurs ont réalisé une bande promotionnelle grandiose, éloquente et d'une forte sensibilité. Alain Desroches, le réalisateur, et Richard Ostiguy, le réalisateur des effets visuels, méritent les ovations qui leur ont été faites. On pourrait en dire autant du reste de l'équipe de production.

Élie Castiel

Jean-Daniel Lafond • *Les fantômes de la liberté*

Séquences - Le titre de votre film, *La Liberté en colère*, semble ouvert à plusieurs interprétations. Quelle est la vôtre?

Jean-Daniel Lafond - La liberté n'a nul besoin d'explication. Mais il y a aussi «colère». Et pourquoi «colères»? C'est parce que j'ai voulu faire un film sur ce qu'on peut appeler «l'idée de résistance». Quand je dis résistance, ça veut dire comment à un moment donné on résiste, comment survivent des idées, comment nous-mêmes survivons dans des situations radicales. Il est question de violence dans **La Liberté en colère**. Non pas de violence comme nous la connaissons, celle souvent gratuite montrée sur les écrans, mais celle issue de la colère. Colère qui, dans un contexte québécois de libération, est issue du FLQ.

Et comme le dit un des personnages du film: «...au Québec, la colère n'est pas monnaie rare». On pourrait même appeler cette colère, «colères» puisqu'elles sont nombreuses et le résultat de plusieurs fronts de libération, depuis les patriotes jusqu'à nos jours. Et c'est de cette ou ces colères que naissent la violence, et plus particulièrement le désir de changement, de remettre en question la société et l'identité nationale. La liberté est également en colère parce qu'elle est en désarroi devant ce qui aurait pu être ou plutôt ce qui aurait dû être accompli et ne l'a pas été. Quand nous nous plaçons dans le contexte du film, nous sommes devant cinq personnages déçus par les temps actuels, une époque de mollesse et de grisaille qui n'a pas su répondre aux impératifs du choix national.

Alors qu'actuellement nos préoccupations sont d'ordre économique, et qu'on s'intéresse de plus en plus aux revendications des minorités et de l'environnement, pourquoi vous intéresser au FLQ, une problématique qui peut paraître dépassée, mais disons-le sans ambages, mise au rancard?

Parce que tout simplement, les quatre personnages qui ont marqué ce tournant de l'histoire du Québec sont encore vivants et d'une façon ou d'une autre, ils ont des comptes à nous rendre. Je n'ai pas voulu faire un film sur ce que sont devenus les anciens

millitants, mais tout simplement ramener le débat sur notre condition actuelle qui, jusqu'à un certain point, a été modelée à partir de notre histoire. La difficulté d'être, la pauvreté, la crise économique, et j'en passe, tous ces maux actuels sont omniprésents et pourtant je me pose la question quant au si lourd silence entourant ces problèmes. Oui, bien sûr, de nos jours, chacun parle de ses préoccupations: le droit à l'avortement, plus de subventions pour la recherche contre le sida, les problèmes des autochtones, l'écologie... Mais aucune de ces préoccupations n'est reliée à un contexte de société globale. Nous vivons à une époque du «chacun-pour-soi». Certes, les revendications sont le plus souvent justifiées, mais au nom d'un groupe, d'une association, d'une institution, alors qu'à l'époque du FLQ, c'est la société dans son ensemble qui manifestait pour changer les choses. Ce que j'ai voulu montrer dans **La Liberté en colère**, c'est ce qu'aurait été le mouvement social du Québec à une époque déterminée, et que justement il n'était pas né dans l'Est ou dans la planète «Marx», mais issu d'un milieu populaire prisonnier d'une société qui ne lui a pas donné ce qu'il méritait. Malheureusement, nous sommes aujourd'hui dans une société qui vit avec de graves silences.

La scène, troublante, je dois bien l'avouer, où Pierre Vallières pose LA question à Francis Simard paraît tellement véridique qu'elle dépasse le domaine autant du documentaire que de la fiction. La caméra semble se comporter en «intruse». Ou peut-être bien que cette scène est justement «mise en scène».

C'est la question sur l'exécution de Laporte. La scène était inévitable. On ne pouvait pas y échapper. C'était aussi la scène la plus dure à tourner. À partir de ce moment, même les lieux où se trouvent les deux personnages traduisent non seulement leurs émotions, mais par la même occasion renvoient à des circonstances historiques ineffaçables. Quant à la non-réponse de Francis Simard, elle s'inscrit dans un contexte de pure revendication à ce qu'a été cette période et plus particulièrement à ce qu'a été l'acte ou le «non-acte» commis, un geste non existentiel, mais purement politique.

(propos recueillis par É.C.)



La Liberté en colère